

Irina Ionesco

« Mon tapis volant »

Petite, j'ai manqué de regard. J'étais soustraite d'Elle qui n'avait pu m'identifier sous peine de mort. Elle est alors partie vers des contrées lointaines, où le regard se brise à force d'oubli.

Un univers obscur, mes yeux brûlés à vif par la splendeur des siens.

Absents.

Quelqu'un d'autre se charge de m'offrir des yeux qui deviennent les miens.

Je désire mourir et je meurs sans cesse, d'aveuglement.

Derrière le regard fermé, un monde parallèle se crée. Un monde errant.

Je suis installée sur le bord d'un tapis de Byzance qui m'absorbe inlassablement à l'intérieur de ses divagantes spirales, je suis sans cesse éblouie par la complexité de son dessin et du parcours magique qu'il propose. Je pratique l'hypnose. J'apprends à l'inventer, Elle. Je la cherche. Le tapis de Byzance sait obéir aux regards interdits. Il dépose sur ma rétine le visage du désir qui, jamais atteint, se répète à l'infini. Elle, ma mère.

La photographie est pour moi un élément essentiellement poétique, je l'envisage comme une écriture théâtrale, où je fixe dans un déroulement obsessionnel et incessant tous mes phantasmes.

Chaque séance, mise en scène et conçue comme une séquence théâtrale, intègre la femme dans un univers de rêve, où elle-même est mythique, multiple, inventée, et revêt tour à tour les facettes des mille miroirs dans lesquels je me plonge.

Je ne conçois l'érotisme qu'à travers une dimension métaphysique. J'aime l'excès, l'onirisme, l'insolite. Aussi, je fais mienne cette phrase de Baudelaire : « Dans l'Art il n'y a que le bizarre qui soit beau ».

Je n'éprouve le besoin que de femmes pour interprètes de mes rôles et d'une petite fille, ma fille Eva.

La nuit seule est propice aux prises de vue de mon théâtre et les lieux sont toujours clos, je les veux parfumés de mystères, de ténèbres et de voies lactées.

J'ai passé mon enfance en Roumanie, dans une ville semi-ottomane, du nom de Constanta, située au bord de la mer Noire. Je dois à cette ville, assurément, toute mon inspiration. C'est elle, cette ville baroque, sauvage et folle, qui m'a appris à regarder ; cette ville où, minarets et églises orthodoxes se côtoient, cette tour de Babel où ethnies et cultes multiples se mélangent. Il y avait les Roumains, dont on n'était pas sûr qu'ils fussent réellement roumains car une grande partie parlait le turc, et puis les Macédoniens, les Gitans, les Tziganes et tous les juifs errants.

Je vivais seule, avec ma grand-mère. Mes parents, séparés, avaient disparu. Ma mère, qui fut trapéziste se trouvait en Chine, mon père violoniste d'orchestre symphonique, se produisait dans divers pays et vivait ailleurs. Mes grands-oncles, qui exerçaient sur moi une sorte de tutelle provisoire, me recevaient dans leur ferme l'été. Le reste du temps je vivais avec ma grand-mère dans le quartier turc de Constata, un quartier populaire organisé comme un ghetto - une MAHALA.

J'avais appris, pour combler un vide affectif terrible et une identité absente, à tout inventer, à tout regarder. Témoin solitaire de cette ville bigarrée, j'étais subjuguée par la diversité des costumes, par la chevelure d'une longueur impossible à dépasser des femmes turques qui montraient des nattes tombant jusqu'aux chevilles, par le fard de leurs yeux, par le mystère de leurs voiles.

J'aimais les Gitans et Tziganes fugueux, vêtus de toutes les couleurs possibles. J'aimais leurs fêtes, leurs chants et la manière dont ils se mariaient. Les cérémonies qu'ils répandaient. Uniques entre tous, les Macédoniens m'inspiraient un grand respect. Ils étaient sobres, vêtus de noir et blanc uniquement, et d'une élégance particulière. Végétariens et cavaliers, ils élevaient des chevaux. Ils étaient grands, sveltes, et presque tous très beaux. Les hommes surtout.

Mon unique désir était de regarder, de m'émuover, de vibrer, de recevoir, d'où qu'il puisse venir, le Rêve. J'ai aimé rêver la ville, les rues et les lieux clos, les messes, les cérémonies funèbres, les chants liturgiques et les mariages. Les mariées, vêtues de leurs robes incandescentes et parées comme des déesses, me procuraient un choc esthétique et une émotion sans cesse renouvelée. J'allais les regarder au sortir des églises, elles me semblaient incarner certaines icônes et

me poursuivaient dans ce sentiment mystérieux d'absolue pureté. Les enterrements aussi, babyloniens – le culte et les fastes de la mort – expressionnistes et fort comme la foudre, inoubliables. Je me souviens de ces chambres ardentes où les morts étaient exposés trois jours durant, sur des estrades recouvertes de fleurs odorantes, de lys en surnombre, et de certaines autres fleurs appelées Reine de la Nuit. Ils gisaient, noyés dans des épaisses volutes d'encens, éclairés par des cierges géants et accompagnés par les plaintes des pleureuses, dont c'était le métier de pleurer en invoquant le nom des défunts, sorte de mélodies litaniques, traversées par des cris. Ces visions me faisaient regretter de ne pouvoir les consigner ailleurs que dans ma mémoire. Je les gardais ainsi, secrètes et kaléidoscopiques, sur ma rétine. Puis je les projetais à nouveau, mentalement, sur des supports neutres, sur des lieux vides, car elles m'obsédaient. J'avais appris à dessiner, sur des petits carnets minuscules de la taille d'un contact photo – à l'aide de charbon de bois que je fixais à la colle – les scènes les plus poignantes de ces visions. Parfois je les faisais défiler dans une lanterne magique à facettes où elles tournoyaient. Cela me procurait l'effet d'un film se déroulant que je regardais à travers une longue vue.

Le souvenir d'une amie chère, ma compagne de classe - morte d'une fièvre fatale - et que selon l'usage j'avais embrassée sur son lit de mort. La froideur absolue de ce visage muet.

Certains soirs caniculaires, où les sorcières sortaient de leur ANTRE pour magnifier ta ville, je les attendais - vieilles fileuses de laine, conteuses intarissables, elles venaient s'asseoir autour des mosquées - tolérées par les musulmans, bannies des orthodoxes, chassées des pourtours des églises byzantines où elles se fourvoient pour raconter des contes et légendes à mourir de peur, des histoires de vampires, de forêts noires, de gnomes, d'infantes sacrifiées, et de belles gisantes molestées. Un auditoire foisonnant, hommes, femmes et enfants, s'agglutinait autour de ces conteuses, fileuses de laine et de Temps. Je m'enivrais ainsi. Et la solitude se modifiait, peuplée de toutes ces images. Et d'autres images encore, si mon choix était d'aller veiller avec les gitans campés en périphérie de la ville - et qui vivaient pour chanter et jouer de la musique. C'est de là que le goût de la danse m'est venu.

J'ai appris la danse, mon premier métier a été danseuse et je l'ai exercé dix ans. Le théâtre avait toujours été là. Et le théâtre s'est poursuivi.

Mes images photographiques sont héritées de ces mémoires et de ce vécu.

Comment suis-je passée de la danse à la peinture - et pour finir - à la photographie ?

Un type bradait ses appareils, un jour de Noël, à la Coupole ; c'était un après-midi, la Coupole était belle, animée comme elle pouvait l'être il y a plus de 10 ans. Le peintre Corneille, mon amour de l'époque, se trouvant dans la salle, a désiré m'offrir un cadeau et m'a acheté un Nikon F, muni d'un 50mm, d'un grand angle et de quelques filtres. J'ai rapporté tout ça chez moi alors que je ne savais même pas m'en servir. La technique m'intéressait encore moins qu'aujourd'hui. J'ai tout de même appris quelques rudiments.

Un jour, je me trouvais dans une maison où je me reposais. Il y avait une fille très belle, un peu schizophrène, qui caressait longuement ses cheveux, elle ne faisait rien et son visage me fascinait. Je la regardais. Je me reposais. Je ne voulais pas rentrer chez moi. Je vivais chez des amis. A force d'observer cette fille, je me suis dit que je pourrais faire quelque chose grâce à la photographie. Je l'ai amenée chez moi et je me suis mise à la parer. J'ai eu envie de bouleverser ses cheveux, de lui composer des coiffures, de l'habiller d'une certaine manière mais c'était complètement obscur, j'avais seulement envie de faire en sorte qu'elle existe, pour moi du moins... J'ai été stupéfaite de la voir se métamorphoser sous tout ce dont je l'avais parée. Elle était superbe.

Malheureusement, je ne savais pas comment la photographier.

J'avais cet appareil mais je ne savais pas bien m'en servir. J'ai donc téléphoné à mon amour pour lui demander une aide technique puisqu'il était lui-même un peu photographe et captivé par les femmes.

Il a réglé les éclairages, réalisé quelques clichés en même temps que moi. Le résultat était assez extraordinaire. Dès le lendemain, j'ai décidé de travailler seule.

Il y a bien sûr eu des problèmes de lumière au début mais, très rapidement, je les ai à peu près surmontés et j'ai commencé à faire ces mises en scène qui devenaient des nécessités vitales. C'était pour moi une sorte d'analyse. J'avais très envie d'écrire, mais je n'y parvenais pas, j'étais trop exigeante, tandis que par l'image il me semblait possible de répondre à la même exigence. Peu à peu j'ai pu me libérer de beaucoup de choses que je ne pouvais pas exprimer autrement et avec lesquelles je vivais difficilement. Les êtres que j'ai photographiés ne m'ont jamais été indifférents. Je ne les ai pas toujours choisis, si ce n'est par coups de foudre. Toujours des femmes sont venues me trouver. Des modèles non professionnels - des femmes Autres - qui avaient été fascinées par des expositions que j'avais déjà faites et par mes publications. Certaines nuits, des rencontres magiques se produisaient. Désir de s'emparer d'un visage unique, de trouver la fulgurance d'un instant ou bien le foisonnement d'êtres gravitant dans certains lieux nocturnes, parés pour la fête. Composition dont je ne m'emparais pas mais qui se dessinait dans le souvenir.

Je dois aussi dénoncer ma passion pour les objets de culte que j'ai utilisés à l'infini.

Un accessoire a un don de métamorphose qui, pour moi du moins, est multiple. J'en tire parti de diverses manières, en l'opposant à différents lieux, en parure, en objet, en élément de décor, à l'envers, à l'endroit, en le mêlant à d'autres éléments. Il devient peu à peu une sorte de trophée que l'on conserve parce qu'il a tellement été lié à soi-même et à ce qu'on en a fait que l'on n'a pas envie de s'en séparer. Je me suis d'ailleurs trop laissée aller à conserver des objets... J'aspire maintenant à les éliminer pour que d'autres puissent s'y substituer. J'aimerais beaucoup épurer de plus en plus, mais ce n'est pas encore défini. Il faut changer d'horizon, changer d'endroit, tout abandonner, tout recommencer.

J'utilise très peu d'objets de grande valeur dans mes photos. Ce qui m'importe dans un accessoire c'est la forme, la rencontre avec ce qu'il évoque en moi. Même si son prix et sa qualité sont modestes, ce qui m'intéresse est de le transposer pour qu'il devienne merveilleux, après coup, à travers la magie de l'objectif. On m'a souvent appelée la «reine des haillons». Je n'aime pas beaucoup ce titre, même s'il n'est pas vraiment péjoratif, mais c'est vrai qu'à partir de haillons on peut faire beaucoup de choses. Tout dépend de la magie de l'œil. C'est peut-être un besoin mystique de déifier. Peu de gens voient dans un morceau de tissu autre chose qu'un ignoble chiffon, alors que moi j'y vois à peu près tout ce qu'il peut devenir. Il est vrai qu'il lui faut tout de même un certain dessin, une architecture, quelque chose à l'origine. Il se peut que cet ignoble chiffon ait vécu il y a cent ans d'une toute autre façon...

Quelque chose s'impose dans mes photographies, une dominante de noir et une fermeture au monde extérieur. Même le jour la pièce où je vis et je travaille n'a pas de fenêtre. Si on ouvrait la fenêtre...

Qu'y trouverait-on ? Rien. Un paysage très neutre. Un immeuble en briques qui est assez insoutenable et que je n'ai pas envie de regarder. Peut-être que s'il y avait un parc fastueux je pourrais me permettre d'avoir des lève-rideaux qui me servent de fond et sur lesquels se superposeraient d'innombrables autres rideaux. Ce serait difficile d'ouvrir parce que je travaille dans un lieu minuscule... Je me suis prise au jeu. On pourrait me prêter des lieux, mais ces lieux dans lesquels je n'aurais pas vécu me seraient étrangers et je devrais m'y accoutumer. Je pense que maintenant je le ferais parce que j'ai dépassé ce stade... Mon monde fantasmagique existe mais je veux lui donner une sorte de logique, une ouverture, moins de servitudes. Mais je voulais que tout soit fait ici, parce que justement les proportions sont inexistantes et que je me suis dit qu'elles deviendraient des coursives, les coursives du rêve. J'y suis arrivé. J'ai fait des milliers de clichés. C'est énorme. C'était une sorte de pari que j'ai tenu mais qui était épuisant à la longue parce que c'est extrêmement laborieux de mettre en scène une séance de photographie, ça demande beaucoup de travail, de rigueur, de volonté et en même temps c'est fantastique d'arriver à créer là où l'on pensait ne pouvoir faire qu'un portrait, une tête coupée en deux. C'est une rigueur qui me sert. C'est bien de travailler d'une façon économique, d'avoir le sens de la rareté, de n'avoir qu'une seule lampe, qu'un seul crayon pour écrire un magnifique poème, de n'avoir qu'une boîte de gouache pour une œuvre splendide. Je déteste le gâchis.

J'ai vécu la restriction, l'envie de posséder certaines choses qui m'étaient essentielles et que je n'ai jamais eues, comme les jouets. J'ai eu une seule poupée dans ma vie, elle était merveilleuse, en porcelaine, je la plaçais sur un vaisselier et je lui offrais tout ce que j'avais. Je ne jouais pas avec. Je n'avais pas envie de la toucher. Elle était trop belle. Je désirais la

parer, lui faire des offrandes.

Je n'en ai pas eu d'autre. Je l'ai abandonnée en partant, à 16 ans, quand j'ai quitté la Roumanie. Mais je l'ai tellement dotée de magnificence. Elle était unique, elle était rare, elle était seule, c'était une poupée mystique.

Presque toutes mes photos ont tourné autour de ma fille. Elle en était une des trames essentielles. Elle faisait partie de cette cellule, de cette sorte de matrice, de ce monde clos - du Rêve - Pourquoi ce rêve est-il toujours en noir et blanc ? Sans doute parce que la réalité est en couleur. Le noir et blanc est une chose beaucoup plus mystérieuse, beaucoup plus ténébreuse, beaucoup plus métaphysique. Si vous faites un cliché en couleur, vous pouvez aussi obtenir toute une trame rêvée, mais il faut construire encore beaucoup plus parce qu'il n'y a pas de hasard. Et c'est triste qu'il n'y ait pas de hasard, alors que dans le noir et blanc, il y a aussi quelque chose qui apparaît et qui n'est pas forcément choisi, déterminé : les ombres, les regards et quelque chose derrière les ombres, des sortes de mirages que la couleur ne permet pas.

Chez moi domine le noir et blanc. Ici la pièce a été de toutes sortes de couleurs. En dix ans je l'ai souvent peinte, repeinte, et transformée. D'abord tente arabe, elle a ensuite été tapissée dans le style persan. Rouge... elle est aujourd'hui noire. En fait ce n'est pas la couleur de la pièce qui importe mais plutôt les éléments que j'y mets. Je travaille avec des «chiffons», qui, pour moi, n'en sont pas. Ce sont des arabesques, des architectures, ou des courbes, de toutes façons : une vision. Celle d'un paysage intérieur mais au-delà de la fenêtre... J'aime les îles exotiques ou celles que j'ai découvertes en Grèce cet été. Quand je voyage, je ne rapporte pas d'images... Je regarde. Même les fleurs sont tellement belles que je n'aime photographier que celles qui sont artificielles. J'en fais des bouquets oniriques. La luxuriance nous échappe. Je n'aime pas prendre des photos souvenirs. Je garde cela en moi et je le regrette pourtant pour ma fille. J'ai des photos d'elle, mais ce sont celles de mon rêve. J'aurais pu la photographier dans ses divers costumes de candeur, constituer une sorte d'album. Finalement, ce qu'on rend le mieux est ce qui manque, ce qui devient féérique, ce qu'on voudrait avoir et qu'on ne possède pas. Ainsi sont nées les plus belles toiles et les plus belles pages d'écriture. Des gens ont fait le tour du monde dans une chambre comme Huysmans, c'est cela qui est magique!

Mon univers photographique se construit donc essentiellement autour de thèmes féminins. C'est aussi un miroir. Je n'aime pas le mot exorcisme, mais travailler sur le thème de la femme a été très important pour moi. J'ai d'autres rapports avec les hommes, des rapports plus réels, ou même oniriques, mais qui n'ont pas trait au travail que j'ai réalisé jusqu'ici.

Si je devais faire de la mode, je ferais une mode très féminine, très somptueuse, comme celle des grands photographes, comme Stieglitz, Avedon, Penn. Ils ont photographié les stars, ils ont fait une mode qui n'a plus cours parce qu'elle était trop rêvée. Les images de Vogue d'autrefois...

Les hommes, pas tous, disent que mes femmes sont des objets. Pas moi. Peut-être l'objet a-t-il autant d'importance que l'être qui l'accompagne. Un peu comme dans 'Octobre' d'Eisenstein, qui m'avait frappé parce que l'objet devenait sacré, totémique, énorme. Il était vraiment un personnage, il vivait. Il faisait presque peur. Moi, je donne la même importance à l'objet qu'au sujet. Ainsi naît une sorte de mosaïque où sujet et objet se confondent. La femme devient elle-même objet, alors qu'elle est autant sujet qu'objet. Je crois lui avoir donné ce sens de la distance, du sacré, de l'icône...

Dans mes images la mort est souvent présente. Elle est synonyme de solitude. Je suis fascinée par un cinéaste comme Wim Wenders, surtout par son film l'Angoisse du gardien de but avant le pénalty. Par cette absence presque totale de lieu, une errance dans des banlieues tellement dépourvues qu'il n'y a plus de banlieue. Un cinéma au milieu d'un terrain vague devient une sorte de cathédrale alors qu'il est d'une totale banalité. Le choix des éléments ne conditionne pas essentiellement la force et le pouvoir évocateur d'une image. J'ai choisi pour des raisons indéterminées, la dentelle, la parure, une certaine préciosité, sans doute par nostalgie, pour me différencier, pour échapper au quotidien. Il ne s'agit pas de nier le quotidien, mais de s'en absenter quelque peu, d'accentuer le rêve. Tout ce qui est révolu, tout ce qui

n'a plus cours fait partie du rêve, devient inaccessible, introuvable ou rare... La parure devient aussi rare qu'un masque noir qui a servi pour des sortilèges, alors qu'une copie de masque, faite pour le touriste, n'est plus rien. Un masque ne peut être beau que s'il a servi pour des cérémonies, pour des envoûtements. Dans Onibaba de Kanito Shindo, le masque adhère au visage. Quand on parvient à l'arracher, le visage a été rongé, dévasté par le masque lui-même. Sous le masque il n'y a plus de visage. C'est une image terrible. Elle m'effraie.

La période 1981-1989 a été l'une des plus fastes, parce que peu à peu, ma vision a changé. Par le biais de la couleur, plus proche de la réalité, j'ai commencé à regarder le monde extérieur, en m'évertuant à sortir - avec mon appareil - tout d'abord très timidement. Je ne pouvais au début de mes pérégrinations dans les villes que surprendre les signes symboliques, ceux qui s'accrochaient sur les lettres des enseignes ou bien, tout à coup, la surprise d'un élément insolite lové dans une vitrine, certaines ombres portées - pas tout de suite des gens - le langage de certains objets seulement ou de certains autoportraits. Ensuite sont rentrés en scène, la vie mouvante : les êtres qui peuplent les villes, hommes, femmes et enfants. C'est ainsi que je suis partie faire la capture des lieux d'Égypte, le Caire, Alexandrie et de certains villages puis du désert mauritanien et de ses cités mémoires et d'autres villes et lieux, en noir et blanc et parfois en couleur. Ces images demeurent entourées de leurs légendes ; de tout ce qu'elles ont provoqué, proclamé. Elles restent pétrées de l'envoûtement que j'en ai eu en les faisant, et qu'elles ont répandu. A mon tour, je les regarde, si lointaines, immobiles - et dotées d'éternité.

Irina Ionesco